

veau au Louvre, non plus avec quelques gentilshommes, mais avec une escorte de quatre cents, tous bien armés. L'entrevue fut froide, et, le jour suivant, le roi et le duc eurent dans le jardin de la reine mère un long entretien, où éclatèrent de part et d'autre les reproches et les récriminations. Durant ces deux jours, la fermentation des esprits ne fit que s'accroître dans la capitale, pleine d'étrangers, d'aventuriers, appelés par la Sainte-Union, de tous les coins du royaume, au secours de la religion. Un édit du roi ordonna à toutes les personnes non domiciliées de quitter Paris sur-le-champ, si elles n'y étaient retenues par des affaires impérieuses. Il y eut en même temps des commissaires nommés pour en faire la recherche; toutefois, ces perquisitions n'amenèrent aucun résultat, les bourgeois prenant soin de cacher eux-mêmes dans leurs maisons ces étrangers, les soldats *guisards*, comme on les appelait. Poussé à bout, le roi prit enfin une résolution décisive, en ne laissant percer que l'intention de se rendre le plus fort dans Paris, afin d'en chasser tous les gens de main qui excitaient le peuple à la sédition, mais avec l'arrière-pensée de faire arrêter et mettre à mort les principaux ligueurs. Il rassembla sa noblesse au Louvre, et le prévôt des marchands, ainsi que les colonels quartieriers sur lesquels on comptait le plus, reçut l'ordre de rassembler les compagnies des bourgeois les plus aisés, qui ne pouvaient que perdre aux troubles, et de les poster dans le cimetière des Innocents, sur la place de Grève, sur le pont Saint-Michel et aux environs du Petit-Châtelet; tous ces préparatifs s'exécutèrent dans la soirée du 11 mai 1588. De son côté, le duc de Guise ne resta pas oisif : il envoya des émissaires dans les quartiers les plus pauvres, mais les plus peuplés, tels que ceux de l'Université, de la place Maubert et des Halles; il fit dire à ses affidés de se tenir sur leurs gardes, prêts à se rassembler au premier signal; qu'il se trame un grand complot; que le roi a résolu la mort de cent vingt des plus dévoués à la Ligue, et que les gibets et les bourreaux les attendent déjà à l'hôtel de Ville. Puis, ses émissaires font circuler la liste des proscriptions, en tête de laquelle figuraient le duc lui-même, les curés, les prédicateurs, et tous ceux que le peuple affectionnait.

Le lendemain, 12 mai, dès les quatre heures du matin, le roi monta à cheval et alla recevoir à la porte Saint-Honoré le régiment des gardes françaises et les quatre mille Suisses venus de Lagny, logés depuis quelques jours dans les faubourgs. Ces troupes, formant six mille fantassins d'élite, défilèrent en silence, avec recommandation expresse, sous peine de la vie, de ne commettre aucune insolence par la ville. Elles se rendirent directement au cimetière des Innocents, où elles se séparèrent en portant les armes hautes, au bruit des fifres et des tambours, pour se rendre aux divers postes qui leur avaient été assignés. Les plates-formes de la Bastille étaient couvertes de pièces d'artillerie, dont les gueules ouvertes menaçaient la rue Saint-Antoine.

La grande ville, pendant ces préparatifs, avait revêtu une physionomie morne et sinistre; les boutiques étaient fermées partout, et Villequier, gouverneur de Paris, essaya inutilement de les faire rouvrir, elles se refermaient aussitôt après le passage de son cortège. Quelques pourparlers eurent lieu entre la cour et le duc; on alla jusqu'à offrir à ce dernier le pardon de tous ses amis s'il consentait à sortir de Paris; et comme quelques-uns de ses gens lui conseillaient d'accepter : « Que celui qui a peur s'en aille ! » s'écria-t-il. Cependant les rassemblements étaient devenus formidables dans la Cité et dans le quartier de l'Université; aux clameurs farouches des écoliers, répondaient les cris des bateliers des ports et de la populace turbulente de la place Maubert. Tous, néanmoins, royalistes et *guisards*, restaient immobiles, lorsque, sur les dix heures du matin, le bruit se répandit qu'un *rodomont de cour*, suivant l'expression d'Etienne Pasquier, avait dit sur le pont Saint-Michel qu'il n'y aurait femme de bien qui ne passât par la discrétion d'un Suisse; suivant d'autres, ce serait Crillon, colonel des gardes françaises, aussi emporté dans ses propos qu'intrépide et loyal, qui aurait cru effrayer les bourgeois en criant que le premier qui sortirait armé serait pendu, sa maison brûlée, sa femme et ses filles livrées aux soldats. A cette menace imprudente répondirent d'effroyables cris de colère : les uns courent aux armes, les autres dévalent les rues et tendent les chaînes, derrière lesquelles ils roulent des tonneaux qu'ils emplissent de terre, et qu'ils appuient de planches, de solives, de meubles, et de tout ce qu'ils rencontrent sous la main. De cinquante en cinquante pas s'élevaient des barricades, chacune gardée par un peloton d'arquebusiers; chaque maison se change en forteresse : les auvents sont abattus, et les fenêtres, où se montrent les femmes résolues à se défendre comme les hommes, se garnissent de pavés et de projectiles de toute espèce. On sonne le tocsin, les barricades s'avancent, et les troupes, qui ne reçoivent point d'ordres, se laissent investir dans leurs postes respectifs. En moins de quatre heures, la grande ville se trouva croisée de mille retranchements solides, derrière lesquels s'abritaient les séditieux, qui allèrent audacieusement élever leur dernière barricade en face du

Louvre. Ce redoutable moyen de défense, combiné par les Seize, avait été imaginé, dit-on, par Charles de Cossé-Brissac, second fils du célèbre maréchal et l'un des cinq colonels de Guise. Lors de la malheureuse expédition des Açores (1582), il commandait en second la flotte française, et Henri III avait dit à cette occasion qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. — « Je lui ferai voir, dit Brissac dans la *Journée des barricades*, que j'ai trouvé mon élément et que je suis bon sur le pavé. »

Un peu avant midi, les habitants du pont Saint-Michel et des alentours (on sait qu'à cette époque les ponts étaient bordés d'un double rang de maisons) ouvrirent le feu contre une compagnie de gardes françaises établie sur le pont, et qui s'estima heureuse de pouvoir gagner le Marché-Neuf, après avoir capitulé. Cependant la lutte était encore limitée à un seul point; le duc de Guise, inquiet du résultat et n'ayant pas compté sur les irrésolutions, les incertitudes de Henri III, se tenait dans son hôtel, dont il avait fait assurer les derrières, prêt à prendre la fuite si les circonstances se tournaient contre lui. On vint lui apprendre le succès des barricades. Il sortit alors, se montra dans la rue et donna ouvertement ses ordres. Tandis que les maréchaux d'Aumont et de Biron faisaient de vaines tentatives de conciliation dans la Cité, où les bourgeois leur répondaient qu'ils n'entendraient à rien tant qu'on n'aurait pas fait sortir les garnisons, le roi s'humiliait jusqu'à envoyer au duc message sur message pour le prier d'apaiser la sédition : « Ce sont taureaux échappés, répondit-il froidement, je ne puis les retenir. » Sur les trois heures, un cri général, cri de tumulte et d'horreur, s'éleva du côté de la rue Saint-Jacques; un coup de feu, tiré de ce côté, devint le signal du combat. « Allons, cria l'avocat La Rivière, allons prendre ce b... de roi dans son Louvre. » Les compagnies des gardes françaises, que commandait Crillon, furent ramenées à coups d'arquebuses du carrefour Saint-Séverin jusque sur le Petit-Pont, et de ce dernier point au Marché-Neuf, où eut lieu une de ces scènes épouvantables que les guerres civiles ont seules le triste privilège de présenter. Les malheureux soldats, acculés de tous côtés par la populace qui débouchait de l'intérieur de la Cité et des abords du pont Saint-Michel, durent cesser toute résistance sous la grêle de balles, de tuiles et de pavés dont ils furent assaillis. « Miséricorde ! » criaient les gardes françaises ; « Bonne France ! Bons catholiques ! » criaient de leur côté les Suisses en montrant leurs chapelets. Néanmoins il en périt environ une soixantaine. L'ordre de retraite arriva enfin aux troupes royalistes, et le peuple, sur les instances d'Aumont et d'O consentit à ouvrir quelques barricades pour les laisser passer; mais les Suisses ayant refusé d'éteindre les meches de leurs arquebuses, le peuple les chargea avec furie, et ils n'échappèrent à un massacre général qu'en se jetant à genoux et en criant *Vive Guise !* Ils furent alors enfermés dans les boucheries du Marché-Neuf. Pendant ce temps-là, Biron se rendait auprès du duc de Guise, qui, sûr de la victoire, voulait se montrer généreux et consentit à s'interposer pour sauver les troupes du roi. Il sortit de son hôtel en pourpoint blanc, tenant une simple baguette à la main, et se dirigea vers le quartier de la Grève. Sur tout son passage, il fut accueilli par les acclamations de *Vive Guise ! à Reims ! Il faut mener Monsieur à Reims !* Guise affectait de modérer ces cris, qui dévoilaient si nettement sa secrète ambition. Au reste, lui-même n'allait pas tarder à lever le masque. Au son de sa voix, le peuple s'apaisa; toutes les barricades tombèrent devant lui. A mesure qu'il arrivait devant les postes royaux, il saluait poliment les soldats et leur faisait ouvrir le chemin du Louvre. Pendant qu'il se rendait au Marché-Neuf, afin de délivrer ceux qui étaient retenus prisonniers dans les boucheries, un de ses capitaines se dirigeait, par son ordre, vers le cimetière des Innocents, afin de tirer de péril les compagnies établies sur ce point. Toutes les troupes du roi purent alors se retirer, mais nu-tête, sans tambours, les armes basses et renversées; trop heureuses encore d'échapper par cette humiliation à la fureur du peuple. Toutefois les hostilités n'étaient pas terminées : le peuple garda son attitude menaçante, et on continua de se fortifier au Louvre; néanmoins on ne pouvait guère compter que sur les négociations. Elles s'entamèrent dès que le duc fut rentré à son hôtel, où la reine mère alla le trouver. Si ce que rapporte Davila est exact, le duc se démasqua dans cette conférence. Il demandait la lieutenante générale du royaume, avec l'autorité la plus étendue sur les troupes, autorité qui serait confirmée par les états généraux; il exigeait dix places de sûreté en France, avec l'argent nécessaire à la solde des garnisons qu'il y mettrait; il insistait surtout sur un édit qui déclarerait les princes de la maison de Bourbon déchus, comme hérétiques, du droit de succession à la couronne. Le comte de Brissac aurait le gouvernement de Paris; ses parents et ses amis, ceux de Picardie, de Normandie, de Lyon et des principales provinces, avec des emplois militaires et les grandes charges de la couronne. D'Epernon serait exilé, et ceux que le duc redoutait le plus; enfin, par une sorte de pressentiment sinistre, il voulait que le roi se contentât de sa garde ordinaire, et renvoyât les qua-

rante-cinq gentilshommes dont il avait cru devoir, depuis quelque temps, se faire un rempart contre les entreprises des Ligueurs.

A ces propositions exorbitantes, Henri III bondit de colère; mais il était le plus faible, et il dut avaler jusqu'à la lie le calice amer versé par un sujet vainqueur. La nuit fut triste au Louvre. Catherine, effrayée de cette puissance irrésistible des passions populaires, pleurait et s'agitait; les ministres s'épuisaient en délibérations inutiles. Cependant, le lendemain matin, la reine mère retourna à l'hôtel du duc. Comme le peuple refusait d'ouvrir les barricades pour laisser passer son cortège, ses gens étaient obligés de les lui faire franchir, à force de bras, dans sa chaise. Pendant ce pénible trajet, un bourgeois s'approcha de l'oreille de Catherine, sous prétexte de l'aider, et lui dit que quinze mille hommes étaient prêts à se mettre en marche pour investir le Louvre par la campagne. Sans donner le moindre signe d'émotion, la reine mère dépêcha aussitôt un de ses gentilshommes au roi, pour le prévenir du danger dont il était menacé. En effet, le tumulte recommença dans l'après-midi, et le tocsin sonna dans le quartier de l'Université. Les écoliers et les moines prenaient les armes, et, au milieu d'eux, des docteurs en Sorbonne, cuirassés, les animaient à marcher sur la demeure royale. Au Louvre! Au Louvre! tel était le cri général qui retentissait dans ces quartiers.

Cependant le roi recevait, coup sur coup, des avis alarmants sur l'attitude agressive du peuple; c'était une marée grondante qui montait à chaque instant, menaçant de tout envahir. Après de longues hésitations, il se décida à sortir du Louvre, une baguette à la main et suivi d'une faible escorte, comme pour se promener aux Tuileries. Il sortit de Paris par la Porte-Neuve, qui était située au bord de la Seine, à peu près au milieu de la galerie actuelle du Louvre, et communiquait au Louvre aux Tuileries, qui se trouvaient alors dans le faubourg. Dans ce moment même, Catherine discutait les propositions du duc de Guise, qu'elle trouva aussi hautain, aussi inflexible que la veille. Cependant elle insistait, afin de traîner le débat en longueur. Au plus fort de la discussion, arriva le seigneur de Maineville, factotum du duc, qui venait lui annoncer le départ du roi. A cette nouvelle imprévue, Guise s'écria : « Me voilà mort, Madame; pendant que Votre Majesté m'amuse ici, le roi s'en va pour me perdre. » — « J'ignorais cette résolution, » reprit froidement Catherine; et elle reprit aussitôt le chemin du Louvre.

« O l'imprudent ! ô le téméraire ! » s'écria Sixte-Quint, quand il sut que le duc de Guise était venu à Paris se mettre entre les mains du roi, qu'il avait si vivement offensé. — « O le faible prince ! » s'écria-t-il encore plus haut, quand on lui dit que Henri avait manqué cette belle occasion de se défaire d'un homme qui semblait né pour le perdre. Sixte continua sans doute ses exclamations en apprenant que le duc, à son tour, avait laissé échapper le roi. (ANQUETIL.)

Après être resté quelque temps aux Tuileries, appuyé sur une pierre et versant des larmes, Henri III monta précipitamment à cheval. « O ville ingrate, » s'écria-t-il en se tournant vers Paris, je t'ai plus aimée que ma propre femme ! Puis il se dirigea vers Chartres, accompagné des princes, des grands dignitaires et des conseillers d'Etat qui se trouvaient auprès de sa personne. « Les uns étaient sans bottes et sans manteau; d'autres en robe longue; plusieurs suivaient à pied; le roi avait un éperon à l'envers. C'eût été un spectacle grotesque, s'il n'eût été terrible. Les courtisans croyaient entendre derrière eux les cris et siffler les balles des ligueurs. Palma-Cayet assure que le corps de garde de la porte de Nesle envoya de loin, au roi fugitif, une salve d'arquebuses, et que le peuple lui cria mille injures de l'autre bord de l'eau. Ces coups de feu étaient la revanche providentielle des royales arquebuses du 24 août 1572.

Parvenu sur la hauteur de Chaillot, Henri III se retourna devers la ville et jeta sur elle sa malédiction, lui reprocha sa perfidie, son ingratitude et déloyauté contre tant de biens qu'elle avait reçus de sa main, et jura qu'il n'y rentrerait que par la brèche. »

Il n'y avait jamais rentré. (H. MARTIN.)

Quand on s'est bien pénétré des récits des écrivains du temps, Saint-Yon, l'Etoile, Davila, De Thou, Pasquier, Palma-Cayet, d'Aubigné, de Cheverny, Mathieu, et le *bourgeois de Paris* auteur de l'*Histoire de la Journée des barricades*, récits que notre grand historien (M. Henri Martin) a si admirablement résumés, il est impossible de ne pas reconnaître que Henri III, quelque misérable prince qu'il fût, était le véritable représentant de la nationalité française, tandis que le brillant duc de Guise arrivait à Paris les mains pleines de l'or espagnol, suivi du sanglant fantôme de l'inquisition, que Philippe II avait attaché à ses pas.

II. — En 1648, la résistance opiniâtre du parlement aux prétentions de la cour, et son refus d'enregistrer les *édits bursaux*, amenèrent un des plus graves événements qui aient signalé les troubles de la Fronde. Le ressentiment de Mazarin et la colère d'Anne d'Autriche, dont cette opposition froissait l'orgueil, étaient à leur comble lorsqu'on reçut la nouvelle de la

victoire de Lens; succès brillant et inespéré qui exalta les ardeurs vindicatives de la reine. Dès lors elle ne songea plus qu'à terrifier, par un acte éclatant d'autorité, ceux qu'elle ne considérait que comme des sujets arrogants et des ennemis déclarés. Pour elle, le parlement avait été vaincu à Lens avec les Espagnols, et elle sut gagner à sa vengeance Mazarin et le duc d'Orléans. Parmi les conseillers au parlement, il en était un surtout qui avait excité au plus au point les ressentiments de la cour : c'était le vieux Broussel. Soit qu'il eût été aigri par le refus d'une compagnie aux gardes qu'il avait demandée pour son fils, soit qu'il fût réellement animé par le zèle du bien public, il ne manquait jamais l'occasion d'ouvrir ou d'appuyer un avis défavorable à la cour, et il était impossible de faire dévier ses sentiments d'opposition et d'en atténuer l'expression dès qu'il s'agissait d'impôts; aussi le peuple le bénissait-il tout haut et l'appelaient-il son père. Un président aux enquêtes, Potier de Blancmesnil, et un autre président, Charton, qu'on avait surnommé le président *Je dis ça*, parce que telle était sa manière de conclure, partageaient avec le vieux Broussel le dangereux honneur de résumer sur leurs têtes toutes les haines du Palais-Royal. Le 26 août, le jeune roi, accompagné de sa mère et d'un brillant cortège, se rendit à Notre-Dame, où les cours souveraines avaient été mandées pour assister à un *Te Deum* en action de grâces de la victoire de Lens. Au sortir même de cette cérémonie, le bruit se répandit tout à coup parmi le peuple que trois membres du parlement allaient être arrêtés. Cette nouvelle alluma une explosion terrible. Le peuple, si tranquille une heure auparavant, se mit à crier de tous côtés *aux armes !* et la foule, comme une mer irritée, se mit à onduler dans tous les sens. Le président Charton avait pu échapper à l'exempt chargé de s'emparer de sa personne, mais Blancmesnil fut arrêté et conduit à Vincennes. En même temps, le lieutenant des gardes de la reine se rendait chez Broussel, qui demeurait dans la Cité, rue Saint-Landry, un des quartiers les plus peuplés et les plus turbulents de la capitale. La vue d'un carrosse arrêté à la porte du vieux Broussel attira l'attention; bientôt une fenêtre s'ouvrit, et la fille du conseiller, ainsi que sa vieille gouvernante, y apparurent, pleurant et appelant du secours. La Cité se souleva comme un seul homme contre ceux qui emmenaient le protecteur du peuple. Le carrosse qui le renfermait s'étant renversé sur le quai, entre les obstacles qu'on y avait amoncelés, il faillit être défilé; un second se brisa de même; enfin Comminges, le lieutenant des gardes, parvint à se jeter, avec son prisonnier, dans un troisième et le conduisit à Saint-Germain. L'émeute se déchaîna alors dans toute sa fureur; les chaînes se tendirent de rue en rue, et bientôt l'effervescence gagna la ville tout entière. Des cris forcenés demandant *Broussel et la liberté* éclatèrent de toutes parts, et les noms de Mazarin et d'Anne d'Autriche furent mêlés dans d'injurieuses imprécations. Le maréchal de La Meilleraie, qui commandait les gardes françaises, postées aux environs du Pont-Neuf, les fit replier sur le Palais-Royal; puis, accompagné de Paul de Gondy, resté si fameux sous le nom de cardinal de Retz, il se rendit chez la régente, où, par d'indécentes plaisanteries sur le vieux Broussel, on croyait braver la fureur populaire. La Meilleraie, qui avait vu les choses de près, crut devoir affirmer que la révolte était sérieuse. « Il y a de la révolte, répondit sèchement la reine en regardant fixement Gondy, à croire qu'on puisse se révolter. »

Cependant le tumulte augmentait de moment en moment. Gondy qui, dans son humeur turbulent, voulait concilier en lui les attributions de médiateur et de chef de parti, c'est-à-dire servir la reine, à laquelle il devait son titre de coadjuteur de l'archevêque de Paris, et conserver sa popularité, traça à la régente un tableau effrayant de la sédition. Tandis que chacun donnait son avis sur les mesures à prendre dans cette grave circonstance : « Pour moi, dit Guitaut, mon sentiment est qu'on rende ce vieux coquin de Broussel, mort ou vif. » « Le premier parti, répondit le coadjuteur, ne serait ni de la pitié ni de la justice; mais j'avoue que le second pourrait apaiser les troubles. » La régente rougit à ces paroles ? « Je vous entends, M. le coadjuteur; vous voudriez que je rendisse la liberté à Broussel; je l'étranglerais plutôt avec ces deux mains (et elle les lui portait jusqu'au visage), et ceux qui... » Mazarin lui parla alors à l'oreille et la fit revenir à elle-même, puis il chercha à réparer la violence de la reine par des compléments, et il chargea le coadjuteur d'aller, accompagné de La Meilleraie, annoncer au peuple que Broussel allait être rendu à la liberté, pourvu que chacun rentrât chez soi et que l'ordre se rétablît. Bien qu'il vit le piège, le coadjuteur ne put l'éviter. Il sortit avec La Meilleraie, homme tout pètri de bile et de contre-temps, comme il le dit dans ses *Mémoires*; lequel, au lieu de prendre une contenance pacifique, s'avança l'épée haute, à la tête des cheval-légers, et se mit à crier : *Vive le roi ! Liberté à Broussel !* Le peuple, n'entendant pas ses paroles, et interprétant son geste dans un sens menaçant, se crut sur le point d'être chargé par la cavalerie et cria *aux armes !* Des coups de feu furent alors échangés au milieu d'une effroyable confusion, pendant laquelle le coadjuteur fut ren-